

Nous ne réclamons pas à nos auteurs de films de sublimes conceptions à jet continu, mais pourquoi sont-ils incapables de nous donner des ouvrages de demi-caractère comme celui-ci où l'on retrouve toute l'âme d'une province, toute la séduction de son atmosphère, tout le charme de ses coutumes ? Pourquoi la Bretagne, la Provence, l'Auvergne, la Franche-Comté ou l'Île-de-France n'ont-elles pas engendré leurs poètes de l'écran comme le Tyrol ? Pourquoi la musique ne joue-t-elle plus chez nous ce rôle cordial et familier qui idéalise toutes choses ?

Ne me dites pas que de telles œuvres ont un public trop restreint et trop local et que nos productions doivent chercher des films d'un rayonnement plus étendu. Ce sont nos plats vaudevilles boulevardiers qui ne peuvent sortir de leur cercle étriqué alors que des films comme *Audienz in Ischl* sauront conquérir toutes les capitales étrangères.

Et voilà pourquoi la joie sincère du public salzbourgeois savourant ce film excellent m'a rendu un peu jaloux. Quel mauvais sort s'acharne donc sur le cinéma français qui a tout pour réussir et qui — exception faite de quelques rares ouvrages de valeur — ne se décide pas à sortir de l'ornière ?

ÉMILE VUILLERMOZ.

Le disque et l'écran

Crise, crise ! L'an dernier encore, à pareille époque, les éditeurs se lançaient avec une hâte fébrile sur toutes les nouveautés du film, et plus d'un disque de chansons sur deux était consacré à la pellicule sonore. Venaient les vacances, et les présentations s'arrêtaient. Le disque ne chôlait pas pour si peu. Il récapitulait le passé, préparait l'avenir. Depuis quelques mois, chaque fois à cette même place, je lance un appel de détresse, tel le naufragé qui voit ses derniers vivres s'épuiser. Las, ma faible voix ne domine pas la tempête, et chaque catalogue m'apporte quelques disques de moins. Pis encore, j'ai bien peur que les livraisons accumulées de deux mois, dont j'ai à vous parler aujourd'hui, n'atteignent pas, avec leurs trente-trois faces consacrées à vingt-trois films, la quantité des mois les plus défavorisés de ces derniers temps.

Chose curieuse, cette pénurie ne paraît pas être le seul et peu enviable apanage de notre pays. Au contraire, il semble que, Américains ou Allemands, les films d'importation plus encore que les autres se raréfient.

Quant à la qualité, mieux vaut n'en point parler. Où sont les sémillantes opérettes filmées qui, il n'y a pas si longtemps encore, peuplaient les hauts-parleurs jumelés à l'écran, de gerbes de mélodies sans prétention, mais pimpantes ? Par quoi ont été remplacés les succès qui s'imposaient tellement que, pendant des mois, tous les éditeurs nous en inondaient au point de les rendre familiers à la masse, insupportables au critique ? On en vient à regretter ce temps devant les quelques mesures indigentes qui, assemblées, constituent le plus clair de la partition « originale » d'un film. En vérité, le cinéma ne se tuerait-il pas lui-même par ces pauvretés ? Mais peut-être aussi est-ce que la chanson se dissocierait du film. Sur dix productions dont M. Vuillermoz vous a rendu compte dans ces deux derniers mois, il n'en est que deux qui aient alimenté cette rubrique. Tant pis pour les compositeurs qui n'ont pas su tirer le parti qui s'imposait du « sonore » et voient ainsi, en maugréant, la musique mécanique leur enlever les ressources qu'elle pouvait leur apporter !

Je suis injuste. Le cinéma vient précisément de porter au pinacle un jeune compositeur, que notre génération ignorait. Il s'agit, si mes renseignements sont exacts, d'un nommé Donizetti, qui a écrit une partition charmante pour **la Fille du régiment**. Mais cet attardé n'était sans

L'édition musicale vivante

doute pas au goût du jour, et l'on doit présumer qu'il ne savait pas écrire pour l'orchestre, puisqu'on lui a adjoint, pour mettre au point sa musique, le maître bien connu qu'est M. Levine. C'est Mlle Danièle Brégis (Gr) qui assume le soin de nous présenter, avec un entrain qu'assai-sonne quand il le faut une pointe de sentiment, les deux pages que fredonnaient nos grand-mères : *C'est l'amour* (Gr) et *La lettre* (Gr). Son interprétation est excellente, et il faut bien convenir que l'adaptation de M. Levine, si on ne voit pas très bien ce qu'elle ajoute à la musique de Donizetti, a du moins le mérite de ne pas non plus lui enlever grand'chose.

Le film **Vendanges** se voit conférer une actualité toute spéciale par les récentes fêtes de Mâcon. Quel titre tentateur ! Et vous imaginez sans doute chansons bacchiques, pages savou-reuses de folklore, atmosphères poétisées et sensibles. Que non ! Voici, de M. Lucien Baugé, deux musiques bien plates : *Saint Emilion* (P) que chante avec un dévouement filial M. A. Baugé, sans rien ajouter à sa gloire, et le chœur *Les francs buveurs* (P).

Brigitte Helm (Par), la vedette bien connue, fait, je crois, avec les airs de **L'Etoile de Valencia**, ses débuts dans les catalogues français de disques ; le tango *Fidèle* (Par) lui permet de témoigner de réelles qualités de cantatrice.

Autre vedette, Villabella (P) met sa voix chaleureuse au service de *Ninon quand tu me souris* de **Tout pour l'Amour**. Son exemple est suivi, avec, vous vous en doutez, moins de recherches de distinction et de style, par l'ensemble Gardoni-Puig (P).

La dernière nuit nous vaut la rencontre de Florelle (Pol) et de Germaine Sablon (Gr) qui, l'une plus mutine, l'autre plus musicale, nous donnent toutes deux *Viens, l'amour est un caprice*. Fernandel (Pol) aborde deux genres différents avec **La Terreur de la Pampa** qui nous vaut le quelconque *Au rythme d'un tango*, et **Ordonnance malgré lui**, où il se retrouve mieux dans son élément dans la « chanson optimiste » militaire *Pourquoi pas*.

Nadia Dauty (Gr) échantillonne le fox *C'est la jeunesse* du **Professeur Cupidon** et y joint la valse de **Plaisirs défendus**.

Voici encore la belle voix de Reda Caire (S) dans *Malgré vous*, extrait d'**Une faible femme** ; la fantaisie souriante de Priolet et Derby (U) dans *On était deux* qu'ils créent dans **Dix minutes de Café-concert** ; la verve truculente de Boucot (U) ici auteur et acteur, dans le leit-motif de **la Bosse du commerce** (U).

Et j'en aurai terminé avec les nouveautés en vous signalant une chansonnette *l'Amour commence toujours comme ça* de **Dans les rues**, présentée par Dauvia (Gr), et deux pages de musette : la java *Ah ! ne t'en va pas* de **l'Assommoir** par l'ensemble Bastien, et une sélection du **Mari garçon** par Gardoni et Puig (P).

Parmi les films déjà connus, deux productions se distinguent. C'est d'une part la traduc-tion très vivante, en excellent jazz hot, par les Washboard rhythm band, du fox *Shuffle of to Buffalo* (C) de **Forty second street**, et d'autre part la fine satire qu'est *Hoch caroline* extrait par Jean Sorbier (Gr) de **Tell her the Truth**. Signalons aussi, mieux dit que l'œuvre ne la mérite par Layton et Johnstone (C), le *Moon song* de **Hello Everybody**. Puis de nombreux extraits de **La Margoton du bataillon**. Ce one-step qui reprend le titre du film réunit les suffrages de Stello (Pol), de Gardoni et Puig (P) qu'on aurait été surpris de voir délaissier cette page si bien adaptée à leur genre, et par Ed. Rousseau (Gr). Cet interprète nous donne aussi *Celui qui ne vient pas* (Gr) et s'y rencontre avec Dréan (P). Enfin Gilbert (Pol) est amusant dans *Miaou*. Abondance du même ordre dans **Nu comme un ver**. Dréan (P) et R. Darthez (Pol) entonnent *Il n'y a pas d'raison*, et retrouvent Ed. Rousseau (Gr) pour nous donner *Tout va bien*. Autres pages déjà bien connues, *Chacun sa chance* que le même Ed. Rousseau retrouve dans **Une idée folle**, et la marche **Mets-en Popaul** que l'orchestre Alexander (C) détache une fois de plus du **Prince des six jours**.

Mais quels sont ces rythmes harmonieux, au balancement familier ? Oui, vous les avez reconnus. Surgissant d'un passé proche et déjà lointain, laissez-vous charmer à nouveau, grâce à l'orchestre Pesenti (P) du tango *Une nuit à Monte-Carlo* du **Capitaine Craddock**. Alors, la musique de films existait, et autorisait quelques espoirs. Depuis...

PIERRE WOLFF.